



ACF en CAPA

L'ATELIER DE LECTURE

« L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique »

Séance du 26 janvier 2022. A propos des chapitres 2 & 4

Malaise dans l'identification

Agathe Sultan

J'ai choisi de me pencher sur la deuxième leçon et de voir comment Miller et Laurent lancent les choses, après avoir *annoncé le programme*, comme l'a souligné JPP. Pris entre le « lourd » et la promesse, que les échos du public ont amené jusqu'à leurs oreilles, ce cours prend pour point de départ la question de l'identification, car « c'est un concept qui met en évidence le rapport à l'Autre (19), avec l'intention de traiter des « pathologies contemporaines de l'identification » (19).

Epidémies et phénomènes collectifs

La deuxième leçon vise donc à s'appuyer sur certains phénomènes dits collectifs, à savoir la contagion, l'infection et l'épidémie, dans leur dimension psychique, en tirant le fil de l'identification. Car « l'incidence du statut de l'Autre est majeure sur l'identification » (19). Comme l'affirme Miller, leur intention à Laurent et à lui est cette année « d'affirmer la dimension sociale du symptôme. Affirmer le social dans le symptôme » (p.6). En ces temps de Covid, et bien que le virus nous ait appris de façon frappante, que l'Autre n'est en aucun cas une garantie, les notions que le Covid nous a rendues familières, l'incidence ou le taux de reproduction pourraient bien nous servir. Car à côté de l'épidémie liée à ce virus, il y'en a deux autres, dont cette leçon pourrait nous enseigner quelque chose quant à cet Autre qui n'existe pas. Il s'agit du hashtag *metoo* et des théories délirantes de la secte Qanon. Leurs effets opèrent sur le plan du discours et dans le social, et ont « des effets jusque dans le réel », comme le soulignait Laurent Dupont ce samedi dans ce QE consacré au *fake*. Je ne pense pas que ces phénomènes sont à mettre sur le même plan, et ils ne m'inspirent pas du tout le même sentiment. Mais ils sont d'une telle ampleur qu'ils relèvent de ce fait de la catégorie de l'épidémie et qu'ils révèlent quelque chose de la crise que nous vivons, notamment la pluralisation qui découle du fait que l'Autre n'existe pas.

L'épidémie, dans son sens premier, désigne « une augmentation inhabituelle et subite du nombre d'individus atteints d'une maladie transmissible existant à l'état endémique dans une région ou une population donnée » (CNRTL). Par extension, ce terme désigne une « multiplication considérable de cas de toute maladie ou de tout autre phénomène biologique ou social (accident, divorce, suicide) ». Il se réfère à des attitudes mentales ou à des comportements collectifs, précise l'article.

Miller commence dans ce cours du 27 novembre 1996 par évoquer les phénomènes qui se produisent aux USA et ont bien souvent pour nous, les européens, un air de science-fiction. Si les Etats-Unis sont le laboratoire de la jouissance contemporaine, la mondialisation nous permet désormais un accès accéléré à ces phénomènes. Dans « Malaise dans la civilisation », repère Miller, Freud distingue au niveau sociétal les modes d'identification européens et américains : une verticalité et une identification au leader en Europe, et une horizontalité des membres de la société entre eux aux Etats-Unis (p.6-7). « Ce n'est sans doute pas excessif d'y voir le pressentiment de l'Autre qui n'existe pas et de son remplacement par la circulation des comités d'éthique » (p. 7).

C'est bien le cas de la vague *Me too*, qui a débuté en 2017 suite à l'affaire Weinstein, qui s'est vite propagée en France et dans de nombreux pays du globe et a produit des remous encore tout récemment, en janvier, avec deux nouveaux hashtags, *Me too incest* et *Me too gay*, produisant de nombreux témoignages. Le mouvement QAnon débute à peu près à la même période, se propage aux Etats-Unis mais reste minoritaire en France jusqu'à la crise du COVID qui fait exploser son retentissement. Q serait le pseudonyme d'un informateur haut placé et dont le message serait de dénoncer le pédo-satanisme de la vaste communauté politicienne démocrate, sur fond de suprémacisme blanc et auquel Donald Trump, leur sauveur, s'apprêterait à mettre fin. Si les spécialistes de ce mouvement s'accordent à penser qu'une seule personne est à l'origine de ce phénomène et se serait caché derrière le pseudo de Q, il est aujourd'hui plus qu'évident que de nombreux anonymes se cachent désormais derrière ce Q. Q s'est donc pluralisé et diffuse des théories et des prophéties toutes plus délirantes les unes que les autres (des enfants-taupe qui sont nés et vivent sous terre et sont exploités sexuellement par des personnalités et des hommes et femmes politiques qui boivent leur sang). Pourtant, ces théories remportent aujourd'hui une large adhésion aux USA (on parle de 16 % des américains qui y croiraient au moins en partie).

Une crise du réel

Miller et Laurent font le pari de tenir ce séminaire à deux, pour « présenter l'Autre de l'enseignement sous une forme double, dédoublée » (p. 1). Enseigner à deux, c'est « affaiblir l'Autre » (p. 1) pour montrer à quel point cet Autre est une « ruine ». Lacan, a formalisé son concept de Nom-du-Père « pour y mettre fin » dans une version de la psychanalyse, qui correspond à la tendance de son époque : celle de l'errance, où les non-dupes errent, puisque « l'Autre n'est qu'un semblant » (p. 2). Ce moment, que Miller tente de caractériser est le moment d'une « crise du réel » (3) où il est question de pouvoir se passer du Nom-du-Père, « se passer du Nom-du-Père en tant que réel à condition de s'en servir comme semblant » (3). Dès lors, il s'agit de s'orienter vers le réel, et c'est cela, l'orientation lacanienne. De quoi s'agit-il que de s'orienter vers le réel ? Il s'agit, nous dit Miller, de s'orienter vers « ce qui n'a pas de structure de fiction » (5), c'est dire, vers ce qui n'est pas la vérité, puisque la vérité est ce qui a structure de fiction, car « désormais la structure de fiction a submergé la vérité, (...) elle l'inclue, (...) elle l'avale » (5).

Dans quoi cette crise du réel trouve-t-elle sa cause ? Dans le totalitarisme que l'hégémonie technoscientifique du capitalisme produit, ce « temps planétaire et son avenir de marchés communs » dont Lacan, déjà en 67, présentait la dimension mortifère : une globalisation qui « fusionne les civilisations », indique ici Miller. La civilisation se rapporte à un certain régime de la jouissance, « c'est un système de distribution de la jouissance à partir des semblants » (7), « c'est un mode de jouissance, et même un mode commun de jouissance, une répartition systématisée des moyens et des manières de jouir » (7). Dans notre civilisation, où le capitalisme règne en maître, l'angoisse produite sur le travailleur n'est pas un dommage collatéral mais bien plutôt un ressort de la jouissance.

Crise du réel, civilisation, communauté de jouissance et semblants, voici ce dont il s'agit avec ce nouveau malaise dans la civilisation, que Lacan épingle de sa formule surmoïque, comme un impératif, un pousse à jouir, qui serait la formule de notre époque.

« Qu'en est-il de l'identification si l'Autre n'existe pas ? » (19)

Revenons à la question de l'identification et suivons les pas de Miller : le concept d'identification « met en évidence un rapport à l'Autre ». Il y a, dans l'enseignement de Lacan, deux statuts de

l'Autre, dont découlent deux versions de l'identification. Il y a un Autre « unitaire et consistant », celui de la lettre A. Il y a aussi cet Autre « inconsistant » que Miller illustre par le sourire du chat d'Alice au pays des merveilles, qui reste, suspendu, quand le chat a disparu. « Le signifiant de l'Autre barré, c'est ce qui reste quand l'Autre a disparu, il reste son signifiant ». (19)

Avec le stade du miroir, Lacan avait fait de l'identification un processus imaginaire, en prenant appui sur la théorie freudienne du narcissisme. Dans un temps suivant, il considère l'identification comme relevant d'un autre registre, le symbolique. C'est le I(A), produit d'un « prélèvement signifiant sur l'Autre » (20). Cette identification symbolique prend appui sur l'idéal du moi, dans lequel l'Autre dont il est question, celui qui n'est pas barré, a un effet pacifiant pour le sujet. Quand on considère l'identification, à l'aune d'un Autre barré, manquant, l'effet n'est pas le même, au contraire. Cette référence à I(A) disparaîtra ensuite pour laisser place au S1, le signifiant maître, dont l'équivoque avec essaim insiste sur son caractère pluriel. Car du S1, « il n'y en a pas qu'un » : il s'agit de le penser « à partir d'une place où peuvent se succéder des termes très différents et même des termes de structure très différente, qui jouent la même fonction que ce signifiant-maître ». (22) « Le passage du mathème de grand I de A à S1 traduit une pluralisation du signifiant identificatoire » qui devient dès lors un « bric-à-brac ». Ainsi, le Nom-du-Père est un signifiant à partir duquel je peux parler, mais il n'est pas le seul, et c'est pourquoi Lacan va pluraliser le Nom-du-Père en parlant des Noms-du-Père. « Si le S1 a toujours un caractère d'arbitraire, ou en tous cas un caractère de semblant, le Nom-du-Père, on ne s'aperçoit pas que c'est du semblant » (22). En d'autres termes, c'est du « toc » mais ça marche.

L'Autre pluriel

Le pas suivant de Lacan est de mettre ce semblant « en toc », mais qui marche, à l'épreuve de l'Autre qui n'existe pas et qui fait du sujet un débile, flottant par rapport au discours de l'Autre. C'est alors, indique Miller, « le discours de l'Autre lui-même qui apparaît flottant, (...) pulvérisé, fragmentaire » (24) produisant ses effets en « une sorte de débilité généralisée correspondant au temps de l'Autre qui n'existe pas » (24).

Dans sa « Psychologie des masses », Freud s'interroge sur ces phénomènes collectifs et s'intéresse au social, afin de préciser sa théorie de l'inconscient et d'en tirer quelques éléments d'élaboration concernant le concept d'identification et ses effets dans la formation du symptôme hystérique. Il en différencie trois types. Premier type : l'identification au père (c'est la toux de Dora, qu'elle

emprunte à son père), « l'identification a pris la place du choix d'objet, le choix d'objet a régressé jusqu'à l'identification » (Freud, psychologie des masses, p. 169). Le second type : l'identification à la mère, dans l'hostilité qui caractérise selon Freud, le lien de la fillette à la mère selon la version féminine du complexe d'Edipe. Dans ces deux cas, l'identification fonde le lien objectal.

L'identification au symptôme et le troisième type, que Freud qualifie de « particulièrement fréquent et significatif, où l'identification fait totalement abstraction du rapport objectal à la personne copiée ». Il l'illustre à partir des phénomènes de contagion, ou d'infection mentale qui peuvent se produire dans les pensionnats de filles. C'est l'exemple d'une jeune fille qui reçoit une lettre de l'aimé et dont l'euphorie (« accès hystérique ») se propage à plusieurs autres jeunes filles, qui « s'approprient le symptôme par compassion » dit Freud, qui parle dès lors de « communauté affective », et de « recouvrement des deux moi » pour décrire le lien entre ces individus, de la même nature que le lien entre les individus de la foule. « Le mécanisme est celui de l'identification sur la base d'un pouvoir se mettre ou d'un vouloir se mettre dans la même situation ».

Eric Laurent prend appui, pour développer ce point sur le travail de JC Maleval sur les récits d'enlèvements extra-terrestre, qu'il a présenté au colloque UFORCA sous le titre « une épidémie américaine », à partir des travaux d'un psychiatre américain qui avait compilé ces récits. Ces sujets révélaient des souvenirs, auxquels ils croyaient avec certitude, d'enlèvement et aussi d'expérimentations, voire d'agressions sexuelles, de viols ou d'inséminations, avec du matériel médical.

D'autres épidémies sont relevées, plus locales, et définissent des zones culturelles et des communautés de jouissance locales, comme en Californie, dans les années 80, où eurent lieu de nombreuses dénonciation d'inceste, assorties à des allégations de pratiques satanistes.

« Qu'est-ce que serait un dortoir moderne dans un pensionnat de jeunes filles aujourd'hui ? », s'interroge Laurent. Pour qu'il y ait épidémie, « il faut des identifications fortes » (26) et si Miller et lui font le constat que l'époque n'est pas propice à cela (on est en 96 et internet commence à peine à se répandre), il semble que les choses ont changé depuis, avec internet, ses bulles et les réseaux sociaux. Rappelez-vous de l'épidémie de clowns terrifiants que de nombreux américains qui sont apparus régulièrement et lors de deux vagues bien nettes en 2016 et 2017.

Le discours courant nomme ces phénomènes hystérie collective ou psychose collective et c'est intéressant de voir comment la question structurale du statut de ces comportements ou de ces croyances transparait dans cette hésitation et indique que la question de la vérité se dessine en filigrane. Les adeptes de QAnon prétendent détenir la vérité et dénoncent un complot planétaire. De côté de Me too, une autre logique est à l'œuvre : sortir de l'ombre, dénoncer les dominations, prendre la parole pour enfin être entendu, et rompre avec une position d'objet n'ayant que trop duré. Profiter d'espaces médiatiques parallèles pour parler à partir d'une place et d'une énonciation rendue possible par un hashtag, ces « arènes discursives parallèles dans lesquelles les membres des groupes sociaux subordonnés élaborent et diffusent des contre-discours, ce qui leur permet de fournir leur propre interprétation de leurs identités, de leurs intérêts et de leurs besoins » (Nancy Fraser, Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution, Paris, La Découverte, 2005, p. 126).

Cette figure bonasse de la divinité

Jean-François Lebrun

J'ai préparé un commentaire de ce que JAM articule sur le sacrifice dans la 4^e séance du cours *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique* (séance du 11 12 96).

Le dit de Lacan, dans *Télévision*, « **Notre** mode de jouissance ne s'inscrit plus que du plus-de-jour » indique que la psychanalyse, à côté de l'approche individuelle, peut également développer un abord collectif. Cette orientation est celle de Freud, puisque dans sa *Psychologie des foules*, les concepts de la psychanalyse permettent d'éclairer l'identification à l'œuvre au niveau des masses. La différence pointée par Jacques-Alain Miller est que, si le texte de Freud est centré sur l'identification, ce n'est pas le cas dans le moment contemporain, au temps de l'Autre qui n'existe pas.

Il y a pour le sujet barré, divisé, manquant, deux possibilités de comblement. Le premier mode de comblement est signifiant, et Jacques-Alain Miller y range tout ce qui relève du langage et de la marque qu'il imprime : l'Idéal du Moi, l'identification freudienne au trait unaire, le grand Autre. C'est la série des métaphores subjectives. Le second mode de comblement est celui par la jouissance, par petit *a* : c'est la voie que Jacques-Alain Miller appelle de la connexion fantasmatique : Le sujet barré se corrèle dans le fantasme à petit *a*. Le moment contemporain est celui du triomphe de petit *a* sur grand I.

Jacques-Alain Miller note dans l'enseignement de Lacan un recul progressif de la référence aux signifiants de l'identification ; ce qui s'évanouit, c'est la référence au grand A, pour ne subsister que sous la forme de l'Autre du signifiant : de S1 à S2, du signifiant maître à un autre signifiant. Le passage de grand I à S1 renvoie à une pluralisation du signifiants identificatoires, c'est comme un « bric à brac » d'identifications imaginaires. Le S1, signifiant maître, c'est ce qui reste quand tout *a* disparu, un signifiant dépareillé, qui est la version du signifiant identificatoire quand on sait que c'est du toc. L'enseignement de Lacan rejoint dans son mouvement le processus à l'œuvre dans la civilisation. Désormais, petit *a* l'emporte sur l'Idéal.

Lorsque le mode de jouissance est arrimé à l'idéal, l'effet majeur qui en résulte est la castration, qui s'exerce sur la jouissance, et qui est exercée par un agent. Elle est au principe de l'austérité, du renoncement, du sacrifice. Il s'agit de **sacrifier** une part de jouissance.

Dans son *Malaise dans la civilisation*, Freud pointe une impasse : le renoncement pulsionnel dicté par le surmoi déguise une satisfaction pulsionnelle. Il n'y a pas de limite. Le surmoi interdicteur de la pulsion a pour énoncé fondamental un impératif pulsionnel : Jouis ! Le surmoi est un « travestissement métonymique de la pulsion sous le masque de l'anti-pulsion » (ce cours, p. 61). Si le surmoi est une variante de la pulsion, alors la castration est un mode de jouissance.

Là où Freud recourt à l'Œdipe et au surmoi pour rendre compte de la négativation de la jouissance, Lacan met en avant l'incidence du langage. Dans la métaphore paternelle, le Nom-du-père vient se substituer métaphoriquement au Désir de la mère comme signifiant. Chez Lacan – c'est la métaphore extraite par Jacques-Alain Miller – L'Autre au-dessus de la barre se substitue à une jouissance primaire, elle barrée (voir p.62) ; l'opération produit comme reste le petit *a*. Ce reste en est une conséquence nécessaire. Cette part de jouissance sera située par Lacan comme cause du désir : un désir qui n'a pas d'objet qui lui corresponde, un désir insatiable. C'est ce dont le discours capitaliste s'est emparé pour produire de façon industrielle des objets plus-de-jouir en toc. La révolution industrielle se doublant d'une révolution consumériste, sous l'éthique de l'idéal victorien de renoncement - c'est une paraphrase- c'est le goût pour l'objet nouveau à consommer qui a cheminé.

« ...Dans **Notre Psychologie des foules**, notre *Massenpsychologie*, dit Jacques-Alain Miller, (voir p.63) ...le désir plastique, erratique du sujet contemporain est devenu manifeste..., ouvert à toutes les manipulations. » Affinités de la jouissance et du semblant.

Il y a un autre processus historique qui se joue, au niveau du signifiant maître. Il concerne la conception de Dieu, de l'ancien Dieu – le dieu judéo-chrétien – Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est le Dieu de l'Alliance et d'une certaine réciprocité, mais il est aussi capricieux, il peut exiger parfois des sacrifices, il peut demander à Abraham de sacrifier son fils. Ce Dieu a commencé à se trouver mis à mal à partir du XVIII^e siècle : par la pensée scientifique, et par la pensée des Lumières.

Descartes, qui inaugure la démarche scientifique postule comme corrélat du sujet cartésien un Dieu qui ne peut vouloir être trompeur, un Dieu non trompeur. C'est le Dieu des philosophes et des savants, nécessaire pour faire œuvre de science. C'est... « Dieu en tant qu'il ne peut nous tromper... Un personnage aussi lucide qu'Einstein... l'a bien rappelé : « Dieu est malin, mais il est honnête. » La notion que le réel si délicat qu'il soit à pénétrer, ne peut pas jouer au vilain avec nous, ne nous mettra pas dedans exprès est ...essentiel à la constitution du monde de la science... C'est un acte de foi qui a été nécessaire aux premiers pas de la science. »¹

p. 63 : « ...L'ancien Dieu a commençait à se trouver vaporisé, transmué en une figure abstraite (c'est à-dire le Dieu des philosophes) de bonté, de sagesse, de douceur **et** de calcul », puisqu'il est l'instance qui valide les calculs effectués par le discours de la science. En psychanalyse, le signifiant n'est pas égal, identique à lui-même, il est différentiel ; la science par contre requiert que x soit égal à x , que les petites formules restent égales à elle-même.

Petite parenthèse. Dans le discours chrétien, dans ce qu'on peut en percevoir aujourd'hui, semble-t-il, depuis au moins 50 ans on n'entend plus parler du péché, du mal, de la punition divine, du diable, de l'enfer, de devoir se repentir, expier, faire pénitence... tout se passe comme si, à l'intérieur du discours religieux, c'est l'hédonisme même de la civilisation dont parle ici Jacques-Alain Miller qui s'est substitué à l'idéal rigoriste, présentant dès lors un idéal de tolérance (mis à part les questions très épineuses pour l'Eglise qui concernent le sexe et la vie). C'est peut-être du côté des sectes que l'on voit poindre un Dieu un peu féroce.

Jacques-Alain Miller fait alors allusion à Joseph de Maistre : « Son diagnostic n'est pas le plus sot ». Joseph de Maistre : voilà une référence qui secoue ! « On a oublié l'ancien Dieu, on l'a transformé en un bon papa qui fait ses calculs, et puis il s'est rappelé à l'attention de l'humanité sous les aspects d'une divinité obscène et féroce. » (p.63)

Il a vécu à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles (Chambéry 1753, Turin, 1821). Il n'est pas français à l'époque, c'est un savoyard, et il se rapporte à la cour du roi de Piémont-Sardaigne, dont il sera notamment l'ambassadeur à Moscou. C'est un antimoderne², un tenant de la Contre-révolution. Jacques-Alain Miller fait référence à plusieurs reprises à ce personnage, et notamment dans le *Neveu de Lacan*³ : « Il y a, en l'homme, quelque chose qui demande à être apaisé et sacrifié et expié, et qui ne peut l'être que par le sang. Horreur ! Joseph de Maistre ce fou réactionnaire dans

¹ Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Seuil, Paris, 1981, p.77.

² Antoine Compagnon, *Les antimodernes*, Paris, Gallimard, 2005.

³ Miller, Jacques-Alain, *Le Neveu de Lacan*, Lagrasse, Verdier, 2003, p.212.

son *Eclaircissement sur les sacrifices*⁴ est plus vrai que Spinoza. Le culte de la raison ne protège personne de la fascination du sacrifice. Aucune *Aufklärung* ne prévaudra là contre pour les siècles des siècles. »

Cet auteur pose, dans toutes les sociétés humaines, à la base de toutes les religions, l'existence de rites sacrificiels, comme une sorte d'invariant anthropologique d'une dimension tragique. Les sacrifices humains qu'il répertorie, dont il voit la trace partout et à toutes les époques, sont pour lui l'illustration de ceci, que je lis : « L'Homme a toujours été persuadé d'une effrayante vérité : il vit sous la main d'une puissance irritée, ne pouvant être apaisée que par des sacrifices »⁵. Tout repose selon lui sur le péché originel qui « se répète, écrit-il, malheureusement à chaque instant de la durée. »⁶ L'homme est voué au péché originel, dans une sorte de présent éternel. Le péché originel est défini, sans plus préciser, comme le péché de chair. Il s'y ajoute un péché originel de second ordre, à savoir tout manquement à la loi divine. Et il s'ajoute encore que toute dégradation morale s'avère transmissible à travers les générations : le péché est héréditaire ! L'homme selon lui est pris de façon implacable par une « funeste inclination au mal. » Joseph de Maistre nous présente quelque chose comme une *imaginariation* tragique de la culpabilité issue de la jouissance qui est interdite à qui parle.

Pour expier ses fautes, l'homme ne doit pas simplement faire à la divinité une offrande qui aurait valeur symbolique de contrepartie : c'est l'effusion de sang qui a valeur d'expiation. Puisque c'est un péché de chair, il faut donc expier par le sang : c'est le « salut par le sang »⁷. L'usage des sacrifices dérive de ce qu'il appelle un dogme universel, inné chez l'homme, consistant à remplacer le coupable par une victime innocente. « L'homme immolera toujours l'homme. » Tous les peuples ont compris l'efficacité du sacrifice volontaire de l'innocent qui se propose comme victime propitiatoire »⁸. L'Etranger peut tout à fait faire office de victime.

Joseph de Maistre, qui est royaliste et papiste, en arrive ainsi au Christianisme, qui est pour lui la seule, la vraie religion : Jésus Christ se donne comme victime innocente, pour expier par son sang « une seule fois, pour le salut du genre humain »⁹.

⁴ Joseph de Maistre, *Eclaircissements sur les sacrifices* [1821], Paris, Agora -classiques, 1994.

⁵ P. 21.

⁶ P.73.

⁷ P.67.

⁸ P.58.

⁹ p.66.

Laissons-là le pathétique de cet auteur contrerévolutionnaire, dont il y aurait beaucoup à dire. La psychanalyse quant à elle est fille de la révolution scientifique, et le sujet de la psychanalyse est le sujet encombré par sa jouissance. Mais le commentaire de Jacques-Alain Miller (p. 63) a valeur d'un **rappel**, quant à l'éthique du sacrifice.

Il y a quelque chose dans la civilisation scientifique qui invite à « cette figure bonasse de la divinité », transmutation de l'ancien Dieu, Mais, «... on a oublié l'ancien Dieu...et il s'est rappelé à l'attention sous l'aspect d'une divinité obscène et féroce. » (p.63.)

Obscène et féroce, c'est ainsi que Lacan qualifie le surmoi. C'est le Dieu en tant que surmoi féroce qui réclame du sang. Jacques-Alain Miller poursuit : « On peut penser que n'est pas exclu ce que Lacan appelait le retour de son passé funeste ». *L'Autre qui n'existe pas*, cours donné en 1996, anticipe largement sur les divers retours féroces traditionalistes, dont le plus flagrant est évidemment l'islamisme.

Pour m'éclairer sur la logique lacanienne du sacrifice, je me suis appuyé sur un autre cours de Jacques-Alain Miller : *Un effort de poésie*, cours de 2002-2003. On y trouve l'opposition entre le Dieu mort des philosophes, (mort, « même s'il ne le savait pas »), pur Dieu du signifiant, et d'autre part l'ancien Dieu, irrigué par la libido, qu'on a appelé le Dieu vivant, vivant parce qu'il comportait l'objet *a*.

Jacques-Alain Miller ¹⁰ part du discours du Maître : c'est un appareil à produire qui repose sur deux Signifiant, S1 et S2, à quoi s'ajoute un effet de vérité (S barré) et comme production l'objet *a*. Ce discours est conditionné par l'identification du sujet au signifiant maître. Jacques-Alain Miller oppose l'effet de vérité (S barré), dont le propre est de se cacher – le sujet barré est caché derrière le signifiant maître auquel il s'identifie - et le produit (petit a) qui s'en détache – la production tombe, elle « s'exile ». Il y a une barrière entre l'effet de vérité et la production de l'objet *a*.

D'où la question de savoir ce que devient ce *a* : qui va s'en emparer ? On a pu au cours de l'histoire se passer de Dieu pendant un certain temps. Et puis un complément, un appendice au discours du maître, a surgi, complément capable de récupérer cet objet *a* produit : Dieu. « Dieu

¹⁰ Miller, Jacques-Alain, *L'Orientation lacanienne, Un effort de poésie* (2002-2003), leçon du 2/04/2003.

est une fonction à quoi le sujet remet la charge de l'objet *a*. »¹¹ Le croyant remet à Dieu l'objet *a* : il remet à l'Autre divin la cause de son désir.

Là réside la connexion du sacrifice avec le discours du maître. Le sacrifice localise en Dieu l'objet petit *a*. Jacques-Alain Miller appelle cela « la dérivation divine »¹², qui répond à la barrière séparant la production (petit *a*) et la vérité (sujet barré). Promesse est faite au croyant d'accéder à la vérité à la condition qu'il livre l'objet *a*, le plus de jouir.

Mais la vérité à laquelle accède le croyant n'est qu'une vérité *pour tous*, ce n'est pas la vérité du sujet. Il ne reste donc plus au sujet qu'à séduire celui auquel il sacrifie l'objet : être aimé pour avoir consenti au sacrifice. Tel est le sens que fournit au sujet le discours religieux.

Si la religion est une promesse de vérité, l'opération analytique au contraire vise le rapport à la jouissance, ce qui implique d'écarter grand I de petit *a*.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*